

Entretien avec André Chapdelaine et Yvon Larochelle

Louise Carrière

Volume 4, numéro 5, février–mars 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, L. (1985). Entretien avec André Chapdelaine et Yvon Larochelle. *Ciné-Bulles*, 4(5), 23–26.



ENTRETIEN AVEC ANDRÉ CHAPDELAINE ET YVON LAROCHELLE

«Le cinéma régional n'existe pas: il y a des gens dans la région qui font du cinéma»

La Cinémathèque offrait, en septembre dernier, un programme de films en collaboration avec *Les Productions pour un environnement meilleur*, onze courts métrages dont dix d'animation. C'était une occasion pour différents groupes populaires de présenter leurs perspectives et pour *Les Productions pour un environnement meilleur* le prétexte pour faire déguster des aliments naturels, lancer leur brochure-répertoire et présenter d'excellents films.

Chacun sait que le cinéma d'intervention sociale n'est plus très à la mode. On lui accole malheureusement des étiquettes péjoratives. Et pourtant, dans tous ces films, une préoccupation louable traverse les pro-

blématiques: divertir et conscientiser tout à la fois. Yvon Blais, un psychologue passionné de cinéma a réuni autour de lui pendant plus de trois ans une dizaine de personnes pour visionner des centaines de films et constituer cette brochure de 95 pages décrivant plus de 150 films regroupés autour de thèmes précis: paix, femmes, milieu de vie, santé, marginaux, etc.

Les responsables donnent ainsi au concept environnement une extension très large où les films animés occupent une place de choix et ne sont plus relégués au rôle de hors-d'oeuvre servi avant les plats de résistance.⁽¹⁾

Dans ce sens, la soirée de la Cinémathèque proposait dix films d'animation différents du « cartoon » traditionnel, des oeuvres d'auteurs dénonçant les conditions de vie aliénantes (*Air, La ménagère, En prison, La faim, Métrofolle*, etc.) et brossant un tableau d'horizons nouveaux (*Au pays des couchers de soleil, Environne-moi d'amour*, etc.).

Déjà en 1981, deux cinéastes indépendants, André Chapdelaine et Yvon Laroche, s'intéressaient au vécu écologique des Îles-de-la-Madeleine. Avec des moyens réduits, ils réalisaient *Environne-moi d'amour*, une réflexion sur nos rapports avec la nature et, trois ans plus tard, *Vendez-moi une île déserte*, un essai sur les relations homme-femme. Ces deux films sont distribués par Cinéma libre.

Leur intérêt pour un environnement meilleur mérite d'être mieux connu. *Ciné-Bulles* a rencontré André Chapdelaine et Yvon Laroche, cinéastes d'animation aux Îles-de-la-Madeleine.

1. On peut se procurer la brochure à 7,00 \$ en la commandant:
«Les Productions pour un environnement meilleur»
C.P. 55, Succ. K
Montréal (Québec)
H1N 3K9
et dans les librairies Gutenberg, Zone libre à Montréal; Pantoute à Québec.

N.D.L.R.: Les propos d'André Chapdelaine et Yvon Larochelle ont été recueillis par Louise Carrière, professeure de cinéma au cégep du Vieux Montréal et auteure de *Femmes et cinéma québécois* (Boréal Express).

Ciné-Bulles : Vous avez d'abord tourné *Environne-moi d'amour*? D'où vous est venue l'idée d'un scénario sur la protection de l'environnement?

André Chapdelaine : L'idée est venue lorsque nous nous sommes rencontré Yvon et moi, peu après mon arrivée aux Îles-de-la-Madeleine. Nous avons parlé souvent d'animation et il y avait en même temps beaucoup de choses qui bougeaient aux Îles. Un comité de citoyens s'était d'ailleurs formé pour protester, entre autres, contre les modes de transport de la compagnie de sel, l'expropriation de maisons pour construire une autoroute, le dragage de la lagune à Grande-Entrée en pleine période de frayage du homard et du hareng. Nous avons décidé de présenter un projet Canada au travail sur l'environnement. Les exemples ne manquaient pas: trop de carrières à ciel ouvert, des difficultés pour l'approvisionnement en eau potable, la mer vue comme dépotoir par plusieurs pêcheurs, les ravages écologiques de la mine de sel. En rencontrant le comité de citoyens et le comité d'environnement, nous avons mieux cerné notre problématique. Cela a donné *Environne-moi d'amour*.

Ciné-Bulles : *Environne-moi d'amour* évoque la prévenance, la prévoyance et la tendresse dont on entoure ce qu'on respecte. La musique est d'ailleurs toute en douceur et en élans. Elle est jouée par des musiciens des Îles. Pouvez-vous nous en parler un peu?

André Chapdelaine : Pour la musique, nous avons travaillé avec deux gars des Îles, Alcide Painchaud et un virtuose du violon, Bertrand Déraspe. Ils faisaient partie à l'époque du groupe «Suroît» qui venait de faire une tournée nord-américaine pour faire connaître la musique traditionnelle aux étudiants. Quand la copie de travail du film est sortie du laboratoire, nous nous sommes installés Yvon et moi avec Alcide puis Bertrand. Nous avons repassé le film sous tous les angles. Le contact avec les musiciens a été une révélation. Nous avons réalisé toute l'importance de la bande sonore en les voyant transformer en impressions musicales notre travail de dessinateurs. Ils prolongeaient nos intuitions et c'était merveilleux. Depuis, nous nous sommes dit que le travail sonore devrait bénéficier pour un prochain film d'une association plus étroite entre réalisateurs et musiciens.

Ciné-Bulles : Le film se termine sur cette phrase : «L'environnement, c'est d'abord toi et moi.» Vous présentez durant le film plusieurs situations où les ma-

chines, l'usine de sel sont les premiers responsables de la pollution. Est-ce qu'il n'y a pas contradiction avec la phrase de la fin qui insiste plutôt sur les responsabilités individuelles que sur les grandes sources de pollution?

Yvon Larochelle : Nous avons longuement hésité avant d'inclure cette petite phrase à la fin du film. Puis, nous nous sommes dit qu'au fond c'est peut-être justement notre intervention personnelle qui amène les choses à changer. En fait, les machines, les facteurs de détérioration sont activés par des humains. Ainsi, aux Îles, si les gens avaient mieux suivi tout le processus de dragage à Grande-Entrée et toute la détérioration des lieux, les possibilités d'intervenir sur l'événement et sur les décisions auraient été plus manifestes. Même chose lors de l'expropriation des maisons pour construire le chemin; si les gens s'étaient organisés ou réunis, peut-être que les choses se seraient produites autrement. C'est cela que nous avons voulu dire dans le film...

Ciné-Bulles : Le compositeur Normand Roger (*Crac, Château de sable*), dans une récente interview, parle des possibilités extraordinaires de la musique aujourd'hui. Vous avez travaillé avec lui et son équipe pour votre dernier film *Vendez-moi une île déserte*, parlez-nous de cette collaboration et de ses conséquences sur le film.

André Chapdelaine : Dans cette interview de Normand Roger tirée d'un numéro de la revue *ASIFA*, il est surtout question des possibilités des ordinateurs et des synthétiseurs. Normand installe présentement son propre studio chez lui pour organiser tout le processus d'une conception sonore en complétant les transferts 16 mm du ¼ de pouce, du magnétique à l'optique.

Comme nous avons bénéficié, pour *Vendez-moi une île déserte*, d'une subvention pour une partie de la bande sonore, nous avons provoqué l'opportunité de travailler avec Normand Roger. Pour *Environne-moi d'amour*, nous n'avions que des moyens artisanaux, un enregistrement dans un auditorium avec une table de mixage rudimentaire, trois bandes, trois enregistreuses différentes pour tenter un semblant de mixage. Pour *Vendez-moi une île déserte*, les moyens étaient très adéquats. Travailler avec un musicien comme Normand Roger, c'est être en contact avec quelqu'un qui parle un autre langage, qui parle un langage sonore, c'est collaborer aussi avec un professionnel qui a oeuvré à plus de 60 films d'animation. À un moment donné, j'ai eu la sensation que je perdais le contrôle de la réalisation de mon film. Alors nous nous sommes séparés pour quelques semaines, le temps de retravailler chacun de son côté et cela a été une bonne décision. En arriver à construire une oeuvre créatrice en collaboration est exigeant, mais c'est un apport terrible qui nous multiplie, nous dépasse, complète le film. Ainsi il y a des ambiances qui sont créées par des effets musicaux uniquement. Nous savons maintenant que le concepteur de bande sonore va plus loin que le visuel, notre limite à nous, dessinateurs.

Ciné-Bulles : En voyant vos deux films on ne peut s'empêcher de penser à toute la polémique autour de la pêche aux phoques. Déjà, dans *Environne-moi d'amour* vous faites une allusion brève mais éloquente aux pratiques polluantes des Madelinots eux-mêmes.

Le ton est ferme et blagueur à la fois, pas du tout moralisateur. Comment voyez-vous cette nécessité de critiquer, de faire réfléchir avec un médium, l'animation, qu'on a surtout relié au divertissement? Peut-on dire que vous faites du cinéma d'animation pour adultes?

Yvon Larochelle, André Chapdelaine : D'abord, on ne pêche pas le phoque, on le chasse. Concernant la notion de divertissement en animation, au Québec, nous sommes profondément Nord-américains. Ici, animation se confond à dessins animés, cartoon, comédies. Il faut se rappeler que lorsque les films d'animation étaient présentés en début de programme, c'était souvent une occasion pour le spectateur en retard de ne pas rater le début du film principal. L'animation n'était qu'un tampon. De ces habitudes viennent les étiquettes de «cinéma pour enfants» et «cinéma pour adultes». Pour nous, la démarcation ne se situe pas à ce niveau. Il s'agit plutôt de toucher l'enfant qui est dans l'adulte. Le sujet de certains films peut rejoindre surtout les adultes, mais la manière et le développement rejoignent l'émotivité.

La démarcation entre cinéma d'animation pour adultes et pour enfants est beaucoup plus complexe. Notre type d'animation s'adresse à des enfants ou à des adultes; il s'adresse au même niveau d'appréhension car les enfants sont adultes et les adultes conservent un caractère enfantin. Alors, pourquoi réduire ce cinéma à l'un ou l'autre aspect?

Ciné-Bulles : Dans *Vendez-moi une île déserte*, le personnage principal est une femme; vous étiez deux réalisateurs masculins, comment cela a-t-il été pos-

sible de lui faire vivre des situations où les hommes sont des agresseurs?

André Chapdelaine : Le titre *Vendez-moi une île déserte* vient d'une chanson de Lucid Beausonge, *Lettre à un rêveur*. Son refrain nous a particulièrement inspirés. Pour le processus de conception du film lui-même, basé sur les relations homme-femme, nous tenions à débattre du projet avec des femmes engagées. Nous avons rencontré les responsables de «La maison des femmes» des Îles-de-la-Madeleine. Les discussions ont été fructueuses mais limitées. Pour nous, il ne s'agissait pas de refléter essentiellement leur vision à elles, c'est pourquoi nous avons poursuivi notre réflexion seuls. Cela nous a obligés à revenir sur nos expériences réciproques d'hommes. Je me disais, nous allons faire un film qui s'adresse avant tout aux gars, en leur disant: «Écoutez les gars, calmez-vous un peu, nous autres aussi nous sommes des gars mais nous en avons assez de tout le caractère macho». Nous nous sommes dit aussi que la discussion sur les rapports homme-femme ne devait pas être le seul apaisement des femmes. Si les hommes ne sont pas concernés là-dedans, qu'est-ce qui va arriver?

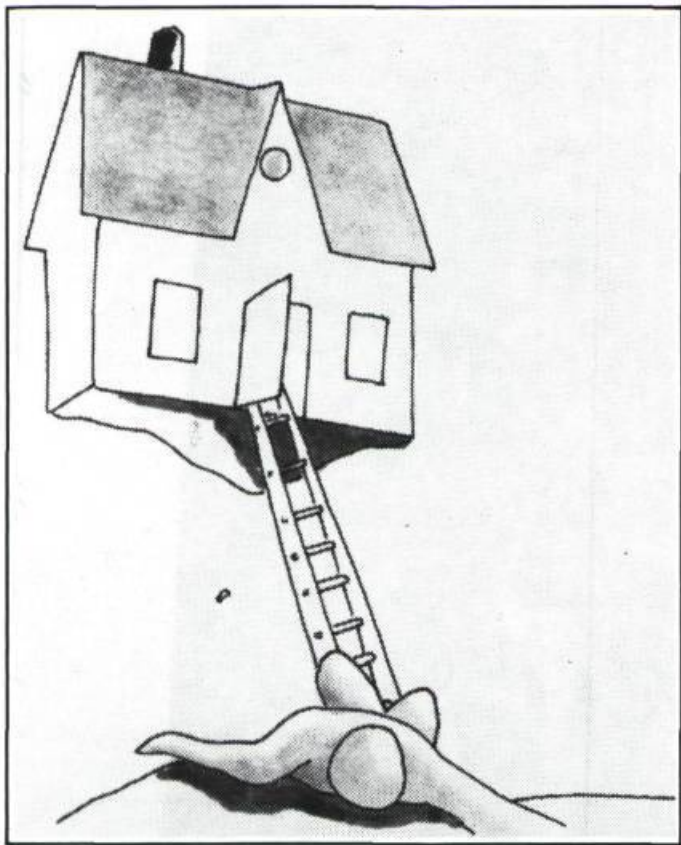
En tenant compte de cette situation, il ne faut pas s'attendre à ce que le film soit à la fine pointe du féminisme mondial. D'abord parce que le féminisme n'est pas dominant dans notre entourage. Il y en a qui sont encore très loin derrière, d'autres qui n'ont pas d'opinion sur le sujet et même certains qui ne savent tout simplement pas que ce mouvement existe... En travaillant au film, nous revenions sur le passé, sur notre éducation. Adolescents, nous ne nous identifions pas aux gars machos, ce qui nous a posé d'énormes problèmes d'appartenance au clan: comme mâle, on exige que tu te situes et fasses tes preuves. Alors là, ce sont les femmes qui écopent, qui sont violentées.

Il fallait rendre dans le film cette notion d'agression face aux femmes, cette approche compétitive des hommes pour posséder cet objet qu'on appelle Femme. Car ce sont ces exigences qui nous ont mis, très tôt dans notre vie, en conflit avec d'autres hommes. Déjà le milieu familial est un noyau qui te pousse à des attitudes sexistes. Un petit gars est plus valorisé dans sa famille qu'une fille. Et pourtant... Pas besoin d'être une femme pour ressentir ce sentiment d'agression, car cette violence et ces pressions nous les avons connues.

Faisant partie de la race masculine, on s'attend à ce que tu te comportes de telle façon pour être assimilé à ta dite race, et à cela nous avons dit non. Nous avons le choix de refuser les modèles et de bâtir une autre forme de relation avec les femmes. C'est dans cet esprit que nous avons réalisé *Vendez-moi une île déserte*.

Ciné-Bulles : Il y a deux séquences particulièrement réussies dans les deux films: celle de la table de billard dans *Environne-moi d'amour* où l'ouvrier vise les maisons comme si c'était des billes et l'autre dans *Vendez-moi une île déserte*, lorsqu'on passe du garçon jouant au camion à l'homme au volant d'un vrai «truck». Comment avez-vous travaillé pour réussir ces mouvements si bien enchaînés?

André Chapdelaine : Les deux séquences dont tu



Environne-moi d'amour, film d'animation de André Chapdelaine et Yvon Larochelle (distributeur: Cinéma libre).

parles ont été réalisées par Yvon. C'est en discutant le scénario que nous nous sommes réparti le travail selon nos goûts et nos expériences.

Nous n'avions, Marie Chapdelaine, Yvon et moi, jamais touché à l'animation lorsque nous avons entrepris **Environne-moi d'amour**.

Yvon Larochelle : Au départ, nous n'avons pas fait une étude de style, nous avons plutôt mis en commun nos idées. Je dessine depuis que je suis petit et, sans le savoir, ma forme de dessin tendait vers l'animation. Je raconte dans le mouvement. C'est flagrant lorsque je revois aujourd'hui mes vieux dessins.

André Chapdelaine : Il y a des éléments plus facilement réalisables pour une personne que pour une autre, ainsi la façon dont une caméra se déplace dans l'espace pour la séquence de billard. Yvon l'a captée de façon terrible. Ce sont des aspects que nous avons approchés de manière intuitive dans le premier film et, dans le deuxième, de manière plus technique et plus précise.

Ainsi, dans **Vendez-moi une île déserte** c'est vrai qu'on passe aisément du garçon jouant au camion à l'homme au volant du vrai «truck». Yvon a bien rendu ce rapport entre le petit garçon qui s'assimile à des objets. Il joue avec des bebelles, fait corps avec quelque chose, s'identifie à des véhicules automobiles. C'est ce que nous voulions montrer. À cause de cela, dès l'instant où tu auras un volant entre les mains, tu sera un mâle plus sûr de toi et cela te donnera la possibilité d'avoir plus de contacts avec tes semblables parce que c'est cela qui valorise le plus. Dans cette séquence, le petit garçon manoeuvre sa boîte à savon, puis bascule dans un gros camion et se manifeste comme adulte mâle dans ce véhicule-là. Il siffle la fille quand son ami vient le rejoindre, jamais tout seul...

Yvon Larochelle, André Chapdelaine : Il y a pourtant des différences dans le traitement des deux séquences. Pour celle de la table de billard, nous avons opéré comme si nous filmions avec une caméra fixe: ce sont les éléments qui basculent dans le cadre. Dans **Vendez-moi une île déserte**, la séquence du jeu est dessinée comme si la caméra en mouvement faisait corps avec la démarche du garçon, le suivait de proche. C'est une autre technique...

Ciné-Bulles : Vous avez déjà produit deux films en trois ans à l'extérieur de Montréal. Où en est le cinéma régional? Est-ce plus facile, en région, de travailler en animation que de faire du documentaire ou de la fiction?

André Chapdelaine : Le cinéma régional n'existe pas: il y a des gens dans la région qui font du cinéma. Nous vivons en région, nous faisons du cinéma.

Peu de gens font de l'animation en-dehors de Rimouski et des Îles. Le cinéma de fiction du Bas Saint-Laurent n'existe pas. Radio-Québec réussit à l'occasion à tourner des documentaires, c'est à peu près tout.

Pour faire du cinéma d'animation aux Îles-de-la-Madeleine, il faut se motiver continuellement et se prendre en mains. Cela a voulu dire, au départ, créer et se donner des moyens. Ces moyens demeurent encore modestes. Les deux films ont été réalisés dans le

cadre de programmes de création d'emplois. À 125,00 \$ par semaine, les deux pieds dans la pauvreté, nous avons tout de même de la chance d'être en région car probablement qu'à Montréal notre projet de mise sur pied d'un atelier de cinéma d'animation aurait été tout bonnement refusé.

Yvon Larochelle : Nous travaillons avec du matériel très simple, du papier. Nous avons appris qu'on pouvait maintenant se procurer des acétates brouillées, ce qui est bien car les acétates normales ont un rendu trop fixe. Ces nouvelles ressources se trouvaient en ville, nous les importons maintenant ici. L'imagerie de nos films et le choix de minimiser l'application des couleurs sont aussi dictés par nos moyens modestes. Cette façon économique d'appliquer la couleur en gardant de grands espaces blancs donne à nos films une manière particulière. Il en est de même de la musique des gens des Îles sur **Environne-moi d'amour**. Les acétates brouillées devraient permettre aussi des possibilités intéressantes pour rendre le climat des Îles et sa lumière propre dans notre prochain film.

En région, on est obligé d'inventer de courir après les renseignements et les personnes-ressources. C'est un défi de tous les instants. Est-ce que cela en vaut la peine?

Ciné-Bulles est le nom de la revue publiée par l'Association des cinémas parallèles du Québec.

Rédacteur: Michel Coulombe

Siège social de l'A.C.P.Q.:

1415, rue Jarry est
Montréal (Québec)
H2E 2Z7

Tél.: (514) 374-4700, poste 263

Conseil d'administration:

Jean-Guy Côté (prés.), Patrice Poulin (v.-prés.), Jean Saint-Arnaud (trés.), Guillaume Bélanger (sec.), Pierre des Aulniers, Jacques Labrecque, Andrée Lemieux, Jacques Matte, René Roberge et Renaud Thériault (administrateurs).

Ont collaboré à ce numéro:

Marie-Claude Bhérier, Louise Carrière, Jean-Guy Côté, Luc Mauroy, Andrée Lemieux, Diane Martin, Patrice Poulin et Jean Saint-Arnaud.

Tous les commentaires, lettres à publier ou articles seraient appréciés.

Dépôt légal - 1er trimestre 1983
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 0820-8921

Photo de la page couverture: **La dame en couleurs** de Claude Jutra (Films René Malo).

Abonnement (6 numéros) : 10 \$

Cotisation annuelle : 30 \$ (abonnement inclus)

Toute reproduction totale ou partielle est permise à condition que la source soit clairement identifiée.

Cette revue est publiée grâce à des subventions du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche et de la Société générale du cinéma.